



Shlomi (Ido Tako), dans «Le Déserteur», de Dani Rosenberg. DULAC DISTRIBUTION

Cinemed, le contrechamp à la guerre au Proche-Orient

L'ombre du conflit plane sur le festival de cinéma méditerranéen, qui invite jusqu'au 28 octobre, à Montpellier, Palestiniens et Israéliens

MONTPELLIER

Tout était prêt, ou presque. Le programme était bouclé, et les invitations envoyées à près de 250 professionnels – cinéastes, acteurs, producteurs... –, originaires de tout le bassin méditerranéen. Il ne restait que quelques détails à figoler, comme avant chaque édition du Cinemed, ce festival qui, depuis quarante-cinq ans à Montpellier, donne à voir la poudrière méditerranéenne, ses solidarités comme ses disparités.

Et puis la terreur a surgi, aux premières heures du 7 octobre, en Israël d'abord, en Palestine ensuite. Les manifestations cinématographiques ont été annulées les unes après les autres, en Egypte, au Qatar, en Tunisie... Les équipes de Cinemed ont gambé, à mesure que les invités israéliens et palestiniens renonçaient à venir. Certains préféreraient veiller sur leurs proches. D'autres pleuraient leur disparition. L'Israélienne Shaylee Atary, dont le court-métrage *Single Light* a été sélectionné, a perdu son mari, Yahav Winner. Lui aussi réalisateur, il a été tué par un terroriste du Hamas alors qu'il défendait leur maison, dans le kibboutz de Kfar Aza. Maintenir le festival, prévu du 20 au 28 octobre, n'était-il pas dérisoire, voire indécent ?

« On a hésité. Puis on s'est dit : "Si nous ne montrons pas ces œuvres-là, qui le fera ?" », rembobine le directeur, Christophe Leparç, pour justifier sa décision d'aller, malgré tout, de l'avant. Lors de la soirée d'ouverture, deux messages vidéo ont été diffusés. Le premier a été envoyé par le cinéaste israélien Dani Rosenberg, 44 ans, dont le deuxième long-métrage, *Le Déserteur*, est en compétition. Le second, par une figure du cinéma palestinien, l'acteur et réalisateur Mohammad Bakri, 69 ans, à qui une

rétrospective est consacrée, conjointement à l'un de ses fils, le comédien Saleh Bakri, 46 ans.

D'une vidéo à l'autre, les visages trahissaient le même abattement. Dani Rosenberg est resté avec sa famille à Tel-Aviv. Le 7 octobre, il venait d'atterrir en Corée du Sud pour se rendre au festival de Busan. La projection, sur place, du *Déserteur*, qui suit la cavale d'un soldat israélien fuyant Gaza pour rejoindre son amoureuse, à Tel-Aviv, fut « une expérience effrayante », retrace-t-il, tant le film résonnait avec l'actualité. « On a tourné à la frontière de Gaza, et le personnage du soldat, Shlomi [Ido Tako], arrive en Israël par la base de Zikim, l'un des points par lesquels le Hamas est entré en Israël, le 7 octobre. Ensuite, Shlomi traverse un village, l'un de ceux qui ont été attaqués... C'est comme si mon film s'écrasait sur les murs de la réalité. »

« Une attaque de l'esprit »

Dani Rosenberg pense aux « victimes palestiniennes, qui ne devraient pas payer le prix de cette guerre ». Il ne mâche pas ses mots contre les actuels dirigeants israéliens : « Libérer les otages n'est pas leur priorité, ils ne parlent que de vengeance. C'est une grave erreur. Ils ont renforcé le Hamas au détriment du Fatah pour diviser les Palestiniens, et tuer le rêve d'une solution à deux Etats. Ils ne nous ont pas protégés lors des attaques du 7 octobre. » Le cinéaste est encore sous le choc des images déversées sur les réseaux sociaux. « Le Hamas a diffusé des vidéos de maisons brûlées, de femmes enceintes au ventre ouvert, d'enfants décapités... C'est comme une attaque de l'esprit. » Lui qui enseigne le cinéma à Jérusalem se sent démuné devant ce matériau pourtant au cœur de son métier. « On est face à un trop-plein d'images, qui nous empêche de comprendre ce qui est en train de se passer. »

Chez lui, à Haïfa, près de la fron-

tière israélo-libanaise, Mohammad Bakri peine pareillement à décrocher ses yeux des écrans. « Je regarde la télé en boucle, sans quitter la maison, lâche l'acteur, d'une voix lente et éprouvée, par téléphone. Ça me distrait du bruit des bombes. Tout le monde ment. Je regarde les mensonges des uns, des autres, puis j'essaie de me faire mon avis. Cette guerre-là est d'abord narrative. » Au-delà des complications du voyage et de sa santé fragile, le Palestinien ne se voyait pas rejoindre Montpellier, et « manger de la crème brûlée pendant que les gens meurent ». Il a envoyé plusieurs tribunes au principal quotidien israélien de gauche, *Haaretz*. « D'habitude, ils publient mes textes. Là, non. » Son fils Saleh, que nous avons sollicité, se mure dans le silence – il refuse depuis belle lurette de jouer dans toute production israélienne. Les mots de Mohammad, eux, sont aussi rares que désespérés : « On est au seuil de l'enfer. Je prie pour qu'il ne nous engouffre pas. »

Son compatriote Raed Andoni, né en 1967, est un habitué de Cinemed, où il avait présenté en avant-première *Fix Me*, en 2010. Dans *Ghost Hunting* (2017), ce cinéaste « chrétien, non religieux » avait reconstitué le principal centre d'interrogatoire d'Israël, Al-Moskobiya, où il fut lui-même empri-

« Je regarde les mensonges des uns, des autres, puis j'essaie de me faire mon avis. Cette guerre-là est d'abord narrative »

MOHAMMAD BAKRI
acteur

sonné à l'âge de 18 ans. « Si j'écrivais un scénario pour expliquer la situation, je le commencerais en 2014, lors d'une précédente éruption de violence à Gaza. Parmi les Palestiniens qui avaient 13 ou 14 ans à l'époque, certains sont devenus les attaquants du 7 octobre. Ils ne veulent plus être considérés comme des victimes, ils veulent gagner au moins une fois face à Israël. »

Parmi les équipes de Cinemed, on se raccroche à d'autres souvenirs. L'un des chauffeurs du festival raconte l'histoire de ces deux cinéastes israélien et palestinien ayant noué une amitié, il y a quelques années, sur le siège de son véhicule : « Jusqu'aux récentes attaques, ils continuaient de s'échanger des images et du matériel, de part et d'autre de la frontière. » Beaucoup évoquent avec émotion le dialogue chaleureux noué, en 2010, entre les actrices Hiam Abbass et Ronit Elkabetz – laquelle est morte en 2016, à l'âge de 51 ans. Cette année, la Palestinienne est venue présenter *Bye Bye Tibériade*, le documentaire que sa fille, Lina Soualem, consacre aux femmes de sa famille. La vedette de la série *Succession* n'a pas souhaité s'exprimer dans les médias.

« Moi aussi, dans un premier temps, je n'osais pas prendre la parole, confie Lina Soualem, 33 ans, dont le film représentera la Palestine aux Oscars. J'éprouvais un mélange de détresse, de colère, de culpabilité. » Celle qui a fait de brillantes études d'histoire, à Paris, s'est alors rappelé pourquoi elle avait choisi ce métier : « Pour apporter de la profondeur, en contrechamp des représentations binaires et stigmatisantes de l'information en continu ou des réseaux sociaux. Mon film raconte le double combat de mes héroïnes, invisibilisées en tant que femmes et en tant que Palestiniennes, pour exister. Je me dois de les accompagner. »

A Montpellier, la jeune cinéaste a fondu en larmes lors de la projection du documentaire *Un juif à la mer* (2005), où Yolande Zauberman filme son compagnon, l'écrivain et journaliste Selim Nassib, sur une terrasse de Tel-Aviv. En miroir, le couple, inséparable depuis leur rencontre au tournant des années 1990, n'est pas avare de compliments à propos de *Bye Bye Tibériade* : « Le film de Lina évite l'image d'Épinal du "paradis perdu" », loue Yolande Zauberman. « Il montre combien cette société traditionnelle, avant même l'arrivée des Israéliens, pouvait être étouffante pour les femmes », abonde Selim Nassib.

Un « puits d'empathie »

Juif libanais d'origine syrienne, aujourd'hui installé à Paris, le baroudeur et ancien reporter de *Libération* est parvenu à arracher quelques éclats de rire dans l'assistance en racontant comment, muni d'un invraisemblable passeport iranien et d'un immuable sourire, il a gagné la confiance de l'Organisation de libération de la Palestine, à l'orée des années 1980. « Les nationalistes souhaitaient récupérer leur terre, on arrivait à se comprendre. Quand j'ai vu arriver les islamistes du Hamas, en 1987, je les ai côtoyés un temps, et je m'en suis très vite éloigné. Leur but, c'était et cela reste la guerre. »

Au sujet de Selim, Yolande Zauberman dit avoir voulu filmer l'histoire d'un « homme qui se confond avec son monde », d'un « électron libre », comme le sont tous ses personnages. Crinière rousse, blouson à paillettes, bottes en daim, la documentariste de 68 ans, dont Cinemed propose une rétrospective, sort la pièce maîtresse de son jeu : « Je persiste à croire que c'est au lit que se résoudra le conflit ! » Ces temps-ci, elle finalise *La Belle de Gaza*, troisième volet d'une trilogie commencée avec *Would You Have Sex With an Arab* (2011). « Il suit une transsexuelle gazaouie, venue à pied de Gaza à Tel-Aviv. Ce qu'il faut d'intelligence pour franchir tous ces obstacles ! Voilà les personnes qu'on devrait mettre au pouvoir. » La Française s'enchant de « l'ouverture d'esprit » régnant au sein de cette internationale minoritaire mais téméraire qu'est Cinemed. « La laideur, je m'y attends depuis que je suis née. Ce qui m'étonne, c'est la beauté. Là, j'en ai trouvé. »

En début de festival, une quinzaine de jeunes cinéastes ont défilé devant un jury de professionnels dans l'espoir de rafler une

« On est face à un trop-plein d'images, qui nous empêche de comprendre ce qui est en train de se passer »

DANI ROSENBERG
réalisateur

bourse finançant leur prochain long-métrage. On y trouvait plusieurs Libanais, inquiets de voir leur pays s'effondrer une nouvelle fois en cas d'escalade régionale, mais confiants dans les pouvoirs du cinéma, ce « puits d'empathie », comme le résume joliment Katia Saleh. « Le cinéma est un antidote à la haine aveugle », veut croire l'Israélien Amos Holzman, 38 ans, dont le projet de film se penche sur ce rite « étrange » qu'est, à ses yeux, la circoncision. « J'ai foi en l'homme, pas dans les politiciens », poursuit celui qui était de toutes les manifestations contre son gouvernement, ces six derniers mois.

Sa compatriote Nitzan Rozen vient de passer, elle, deux ans dans les tribunes et les vestiaires du Beitar Jérusalem, le club de foot le plus raciste du pays. La trentenaire imagine, dans le film qu'elle prépare, le scandale qu'y causerait l'arrivée d'un joueur palestinien. « Si je fais du cinéma, c'est pour me glisser dans la peau d'autrui », insiste celle qui en veut à ses dirigeants de ne pas avoir respecté « le temps du deuil ». Son modèle ? Le cinéaste palestinien Elia Suleiman.

Celui de Said Zagher, 34 ans ? Les frères Ethan et Joel Coen. Le Palestinien planche sur un thriller, *Weedestine*. Il se déroule dans la zone C de la Cisjordanie (celle sous contrôle israélien), un no man's land délaissé au profit de cultivateurs et de trafiquants de cannabis. « A travers les codes du film de revanche, j'essaie de raconter ce que c'est que de vivre dans un pays sans justice », souligne le Palestinien, exilé à Londres.

Tous ces cinéastes prometteurs, Yolande Zauberman et Selim Nassib les couvent généreusement du regard. « Le conflit n'oppose pas les Israéliens aux Palestiniens, affirment-ils, au diapason. Il oppose ceux qui veulent la paix à ceux qui veulent la guerre, ceux qui voient à ceux qui se laissent aveugler. »

CLARISSE FABRE
ET AURELIANO TONET